

ÉCRIRE POUR AUGMENTER LA VIE

I

je savais déjà que l'intimité des choses est la mort.
Georges Bataille *l'impossible*

C'est le mérite des deux longs chapitres qu'Ariane Dreyfus a ajoutés au livre qu'elle vient de réaliser à partir de l'œuvre du peintre Gérard Schlosser¹, que de nous faire entrer dans son propre atelier d'écrivain pour nous parler de façon détaillée de la genèse de deux de ses poèmes, le premier consacré disons, pour aller vite, à un bol de cerises, le second à la musique.

Contrairement à ce qui peut se passer pour certains, n'hésitant pas à se lancer dans l'écriture, en aveugle, à l'aventure, Ariane Dreyfus ne part pas de rien. Comme elle l'a fait auparavant avec le western, puis la danse, elle se réfère dans son dernier livre à l'œuvre d'un peintre dont elle dit vouloir avec ses poèmes approcher l'effet puissant qui l'aura amené dit-elle jusqu'à *ne plus douter de la vie en général et de la sienne en particulier*. La peinture de Schlosser lui impose alors un premier ensemble de contraintes qui seront de *cadrer* divers *morceaux* de monde pris au plus banal des quotidiens, de produire des textes courts permettant une saisie globale qui *saute au cœur*, enfin un système particulier de titrage susceptible de *créer un effet de béance vive* entre les titres et le poème.

La recherche de l'effet, toutefois, si elle ne repose pas sur une exigence intime, n'est rien. Qui parmi la vaste foule des créateurs ne rêve pas que son œuvre vous empoigne ? Vous étreigne. Vous transfigure. Et à travers vous le pauvre monde qui n'attendait que sa secourable venue. Non. Le poème ne se nourrit pas d'effets. Mais comme toute œuvre, d'abord d'un excédent d'être qui le porte à chercher dans les mots une expression qui soit à la hauteur de ces forces intérieures, de cette énergie qui à certains moments de la vie, nous débordent. Réclament que nous leur donnions forme. Que nous leur donnions voix². Cet excédent, Ariane Dreyfus le relie dans son premier texte à diverses circonstances. Qui apparemment viennent précipiter son besoin d'expression. Sa relation d'abord à ce fruit, la cerise, auquel tout un réseau mémoriel de sens et d'émotions en partie littéraires confère une puissance affective particulière. Sa relation temporairement obscurcie ensuite avec un ami proche qui rejaillit sur sa perception générale du monde. Dans ce contexte, le temps joue un grand rôle. Conjuguant le sentiment de la plénitude d'un été de liberté, au pressentiment sourd – où le poète allemand Rilke voyait le fondement même de la conscience humaine – de la disparition de toute chose.

Ariane Dreyfus n'explique pas vraiment comment lui vient précisément le vers – ce fameux premier vers – sur la base duquel elle se montre élaborant jour après jour, l'ensemble de son poème. Tout au plus écrit-elle qu'il lui vient, un matin, marchant dans la campagne, à force de se représenter les cerises dont elle croit toujours vouloir parler, *telles qu'elles sont inscrites dans la réalité de la cuisine*. Tentative alors d'écriture réaliste, sinon naturaliste qui fait bon marché au minimum, de l'engendrement phonique dont on sent bien à quel point il a également fonctionné dans cette mystérieuse naissance:

Dans le bol transparent les cerises sont serrées

On remarquera que la puissance émotionnelle d'un tel vers – finalement d'une grande banalité – ne peut tenir pour l'instant que par la charge particulière de connotations dont l'affecte la personnalité de son auteur. Pour les autres ce simple vers restera sans doute sans

¹ *Nous nous attendons*, Le Castor Astral, 2012

² Voir dans Paul Audi, *Créer*, Verdier poche, p 79 et suiv.

résonance. Sûrement sans retentissement. Mais c'est là qu'il faut redoubler d'attention. Quand Ariane Dreyfus nous montre comment à partir de cet assez mince embrayeur, viennent à se combattre dans la poursuite d'une signification qui se dérobe et évolue sans cesse, son insistant désir d'expression et son insatisfaction devant les limites plus ou moins évidentes pour elles des trouvailles, des solutions, des propositions – comme on dit aujourd'hui – qui donnent peu à peu formes à son poème. Mais formes on le voit bien, longtemps précaires, toujours possiblement contrariées.

Permutations. Suppressions. Déplacement des sujets. Des perspectives. Transfert de catégories grammaticales. Inversions. Éclatements. Regroupements. Condensations... Tout cela qui tient à la fois du geste décisif et de l'hésitation ne signifie en rien que l'auteur serait indifférent, insensible au sens de ce qu'il est en train d'écrire. Ou qu'il manquerait de maîtrise. D'inspiration. Voire serait psychologiquement versatile. Intellectuellement invertébré. Non. C'est que le travail du sens emprunte chez le poète des voies bien particulières. Ouvrant à l'incertain. Impliquant une attitude chez lui beaucoup plus réceptive, attentive aux suggestions inattendues de la langue. A la dynamique des formes qui inventent doublement son dire, le découvrent, le génèrent, davantage encore que sa pensée consciente.

Je sais. Dans l'exposé des difficultés qu'éprouvent les lecteurs novices à comprendre le fonctionnement si particulier de l'expérience poétique, l'absence d'antériorité d'un sens clairement établi, l'invention progressive de la signification au cours de l'élaboration parfois infiniment lente et complexe du texte, le caractère jamais arrêté, élargi, de cette signification, constituent à n'en pas douter des articles majeurs. On conçoit encore beaucoup trop souvent le fonctionnement de la pensée sur le mode classique³ qui voudrait que les mots ne viennent que traduire, simples signes déposés sur la page, une pensée déjà tout installée, armée prête à jaillir des profondeurs éclairées de l'esprit. Il se trouve en effet quelque chose d'assez déstabilisant pour des intelligences encore un peu brutes à être confrontées à des textes ne visant pas d'abord à la production d'un message univoque et relevant au contraire de la fabrique d'une pensée ouverte, débordant la logique ordinaire du discours, riche pluriellement de la forme qu'elle s'est obstinément cherchée. Des résonances imprévues qu'elle s'est montrée capable ainsi de libérer.

Le poème ne me dit pas tout écrit A. Dreyfus à la fin de sa relation. *Ou pas tout de suite*. Mais il dit quantité de choses. Des choses qu'il faut bien sûr écouter. Pas pour tenter d'y trouver un message réductible à quelque paradoxe ou cliché de pensée comme on en trouve à verse dans les discours, les journaux... Mais pour y entendre l'appel de quelque chose comme la vie. D'une présence. Cette manifestation en lui de forces - restant en partie mystérieuses - qui lui ont donné corps. Un corps de langue. Qui comme n'importe quel corps ne peut être réduit à la somme de ses parties. Ainsi une simple poignée de cerises fera-t-elle entendre au lecteur accueillant, le murmure fragile du temps. Mais l'énergique réponse aussi de l'être. Refusant à chaque instant, au fond de soi, tragiquement, de disparaître.

II

Ah ! que la vie est quotidienne

[...]

Non ! vaisselles d'ici-bas

Jules Laforgue *Les Plaintes*

Dans le monde de l'écriture poétique contemporaine, Valérie Rouzeau occupe une place très particulière. Elle apparaît comme une sorte de phénomène où se concilieraient à la grande satisfaction de nos plus anciens préjugés d'école, l'œuvre d'un côté, la vie de son auteur de l'autre. On aime chez Valérie Rouzeau cette impression qu'on a, quand on la voit,

³ Voir le fameux « *Quand mon plan est fait, ma pièce est faite* » de Racine !

d'un être totalement *raccord* comme on dit, avec celui qu'elle nous donne à imaginer dans chacun de ses livres.

C'est que si Valérie Rouzeau bénéficie d'une culture poétique hors du commun, elle qui a fait de la poésie depuis toujours son univers, publiant son premier livre à l'âge de 22 ans, elle sait dans ses textes, en dépit de tout ce qu'ils comportent d'inventions techniques, de renvois culturels, de jeux musicaux, d'acrobaties de toutes sortes⁴, donner à chacun la généreuse⁵ illusion qu'elle s'y abandonne moins aux pouvoirs de la littérature qu'à l'empire de la vie. Valérie Rouzeau? Oui. La vie même.

C'est vrai que de sa vie, l'œuvre de Valérie Rouzeau nous livre, en apparence, pas mal de choses. S'autorisant par exemple dans *VROUZ* à descendre jusqu'aux détails les plus triviaux telle la « *petite crotte surnageante disparue des vécés* » marquant le passage appliqué de la femme de ménage d'un hôtel de province où la nécessité de gagner sa vie en multipliant rencontres et ateliers l'a fait temporairement jeter son bien léger bagage (p 50). Le lecteur découvre ainsi au détour des poèmes tout un fond d'existence précaire, fortement solitaire en dépit ou à cause de l'insistante agitation des jours. Trains. Avion. Métro. Toujours en route. Trop rarement posée. Avec le corps aussi, pas seulement le cœur, qui à la fin regimbe. Et puis craque.

L'image qui ressort finalement au fil des pages ne sera pas sans conforter celle attendue que la plupart des lecteurs se font toujours aujourd'hui du poète. Celle d'un être sensible au pittoresque comme à la fantaisie⁶ des choses, pas trop bien adapté à la modernité, compatissant avec les faibles, en révolte contre l'ordre bourgeois, rejetant les carcans administratifs, ironisant à propos des puissants, de lui-même, porté sur l'amitié, la bouteille, regrettant parfois ses excès... qui viendrait balader sa sensibilité, sa vulnérabilité au cœur des paysages pas toujours bien humains, un peu ratés, chahutés, de nos vies quotidiennes.

Toutefois, la réussite de Valérie Rouzeau ne doit rien à ce qu'on pourrait appeler sa fidélité biographique. Mais bien à cette façon qu'elle a de couler cette figure relativement traditionnelle du poète avec sa grande fatigue et son émerveillement toujours un peu découragé d'être, dans une langue énergisée, réjouissante, alerte, s'autorisant à peu près toutes les libertés. Comme l'écrit Jacques Demarcq dans son bel article sur *Poezibao*⁷, il y a chez Valérie Rouzeau *une vitalité débordante*, une sorte de *lâcher-tout terriblement maîtrisé* dans ses livres qui rend presque jubilatoire les petites platitudes (p 148), les détresses (p 46), comme les gros accidents (p 19) qu'elle rapporte. Qui fait en tout cas que quelque chose chez elle en profondeur résiste. Redonne à la vie du relief. Et comme un soulagement. Celui de savoir que l'art, les petits bonheurs de la création, ses surprises, au sens presque enfantin qu'on peut donner au terme, conduisent bien au-delà des frontières souvent déprimantes de la vie matérielle ou de la vie sociale. Que le poème aussi fait maison. Qu'il ouvre à qui sait l'habiter, d'autres et plus belles fenêtres. D'où nous pouvons voir la vie. Dans toute sa difficulté. Dans toute sa douleur. Certes. Mais la vie augmentée.

[Georges Guillain]

©Georges Guillain et *Poezibao*

⁴ Voir sur POEZIBAO l'analyse de *VROUZ* par Antoine Emaz.

<http://poezibao.typepad.com/poezibao/2012/03/vrouz-de-val%C3%A9rie-rouzeau-par-antoine-emaz.html>

⁵ parce que pour la plupart d'entre nous, la vie compte plus, infiniment, que la littérature !

⁶ voir la référence p 17 au *Gaspard de la nuit*

⁷ <http://poezibao.typepad.com/poezibao/2012/03/note-de-lecture-vrouz-de-val%C3%A9rie-rouzeau-par-jacques-demarcq.html>